



UNE GUINNESS SANS ALCOOL AVEC...

Michel Cordey

Révéle dans *Vestiaires*, télésérie où il joue surtout en maillot de bain, l'humoriste, monteur et réalisateur « aux os de verre » casse le moule.

PAR JEAN-YVES GIRARD

Il n'y a pas eu de poignée de main au début de l'entretien. La sienne n'a jamais été tendue. La mienne non plus, consciemment, par crainte de lui broyer quelque chose. Plus tard, il m'a

rassuré : « Oui, je suis venu au monde avec un bras et une jambe cassés, et ce serait long d'énumérer tous les os que j'ai brisés après. Mais aujourd'hui, ça va, je suis moins fragile. »

Je lui ai aussi épargné un « Michel, vous êtes vraiment quelqu'un d'inspirant » admiratif. Heureusement. Car il en a un peu soupé de ce type de commentaire. « Depuis que je suis en âge de comprendre, je me fais marteler à quel point je suis courageux et inspirant. Inspirer, je veux bien, mais être réduit à ça, ne servir qu'à ça ? Non. »

Se jurer de reprendre la course à pied devant l'héroïsme d'un homme de 39 ans avec des jambes non fonctionnelles, cloué depuis toujours et pour toujours dans un fauteuil roulant et qui suit un cours de conduite automobile pour être autonome, cela porte un nom : *inspiration porn*. Un concept élaboré en 2012 par Stella Young, Australienne née, à l'instar de Michel Cordey, avec une ostéogénèse imparfaite, dite la « maladie des os de verre ». « Stella Young a inventé cette expression pour synthétiser un sentiment que j'avais moi-même de la difficulté à définir. Il y a une contradiction à utiliser les personnes handicapées comme source d'inspiration sans mieux les intégrer socialement. C'est frustrant. »

Sa Guinness était aux trois quarts vide, comme le Rosemont. Une élégante taverne de quartier où son arrivée, 45 minutes plus tôt, avait été remarquée. « Bonjour, Michel. La table du fond, comme d'habitude ? » s'était enquis le serveur. Drôle d'endroit pour une rencontre, avais-je pensé. Le jour même, dans un portrait paru dans *La Presse* — preuve de sa renommée grandissante —, Michel Cordey avouait un long épisode d'éthylisme et une sobriété somme toute récente (quatre ans). Pourquoi jouer avec le feu ?

« Je ne viens pas ici seul, mais avec des amis, et j'ai appris le plaisir de boire une bière sans

alcool. Le goût n'est pas le même, les effets non plus. Surtout, c'est l'un des rares endroits accessibles près de chez moi. » Accessible, certes, grâce à une entrée située au niveau du trottoir. Le hic — il y en a toujours un, même deux au Rosemont : une double porte qui devient une barrière infranchissable sans le concours d'un bon samaritain. Ou d'un journaliste qui s'y prend tout croche peut-être, mais y met du cœur. Michel Cordey est d'avis que Montréal a encore des croûtes à manger pour atteindre l'« accessibilité universelle » promise depuis des lustres. Un exemple parmi mille : plus de la moitié des stations de métro lui sont encore interdites.

Il m'a encouragé à lui poser toutes les questions, les inattendues, les impertinentes. Comment résister ?

— Dans vos rêves, est-ce que vous marchez ?

— Non. Bizarrement, je flotte.

— Vous mesurez combien ?

— 1,24 m [la taille d'un enfant de sept ans].

— C'est 25 cm de plus qu'un autre Michel aux os de verre, Petrucciani, celui-là. Vous le connaissez ?

— Bien sûr, j'ai beaucoup lu sur lui.

Surnommé « le géant du jazz », habitué du Festival de jazz de Montréal, le pianiste français Michel Petrucciani a mené une carrière internationale éblouissante avant de s'éteindre à 36 ans. « Dans la même catégorie, a renchéri Michel Cordey, il y avait l'humoriste français Guillaume Bats, que je trouvais très drôle. » Il en a parlé au passé, car Bats — atteint d'une forme grave de l'ostéogénèse imparfaite et dont le corps et le faciès déformés évoquaient, selon ses potes humoristes, un Picasso période cubiste — est décédé, également à 36 ans. Si on ajoute Stella Young, l'Australienne du début, disparue à 32 ans, est-ce que ça veut dire que... « Ça ne veut rien dire. Petrucciani a brûlé la chandelle par les deux bouts. D'après mes médecins, j'ai à peu près l'espérance de vie d'un homme "normal". »

Mon invité bougeait sur son siège, tentait de se redresser. Ce sujet l'indisposait-il ? Avait-il mal ? Souhaitait-il faire une pause ? « Je n'ai pas de douleur, mais il faut que je garde un certain niveau d'activité physique pour... ben, faut que je bouge comme tout le monde, en fait. »

Il était temps d'alléger l'atmosphère et de bifurquer vers la comédie *Vestiaires* (AMI-télé et ICI TÉLÉ). Dans cette adaptation d'un concept français, à l'antenne depuis 2011 dans l'Hexagone et depuis 2024 au Québec, Michel Cordey interprète le pince-sans-rire Mike, membre d'un club de nageurs « maganés », selon le mot de leur entraîneur (Michel Charette). Tous les athlètes sont incarnés par des personnes en situation de handicap : cécité, trisomie 21, malformations congénitales, autisme, paralysie cérébrale, syndrome de la Tourette, alouette.

Autodérision et humour noir pimentent cette télésérie pour le moins originale, quasi révolutionnaire. « *Vestiaires*, c'est très thérapeutique et libérateur pour moi, je dirais pour nous tous », observe Michel Cordey. Qui a réagi tel un jeune homme en repensant à l'épisode où Mike enseigne le maniement de son fauteuil roulant à Magalie Lépine-Blondeau. Et qui s'est bidonné lorsque je lui ai rappelé la scène où Stéphane (Dominic Sillon, du duo Dominic et Martin, lui aussi handicapé — il a un œil en moins) surnomme Mike « E.T. ». « Et moi, je le traite de borgne ! »

« Depuis que je suis en âge de comprendre, je me fais marteler à quel point je suis courageux et inspirant. Inspirer, je veux bien, mais être réduit à ça, ne servir qu'à ça ? Non. »

Les critiques sont élogieuses: Michel Cordey, « sans aucun doute la star de la distribution » (magazine *Urbana*), « crève l'écran » (*La Presse*). Il a une longueur d'avance sur la majorité de ses coéquipiers « maganés », qui n'ont jamais joué. « J'ai suivi des cours privés de théâtre dans une école quand j'étais adolescent à Québec. À 16 ans, j'ai tenu le rôle-titre dans *Le malade imaginaire*, de Molière. » Il en conserve un vague souvenir, car il était préoccupé par l'opération risquée prévue pour la fin des classes: « l'insertion de deux tiges qui allaient fusionner avec ma colonne vertébrale afin de solidifier le tout et éviter des déformations supplémentaires ».

Il a eu la piqûre des plateaux dans un lit d'hôpital, durant le tournage du film *La face cachée de la Lune*, de Robert Lepage (2003). « Figurant pour une journée, j'étais un jeune malade. La scène a été coupée. » Il était déjà un visage connu dans la Vieille Capitale: dès l'âge de 10 ans, le petit Michel, à peu près haut comme trois pommes, apparaissait dans les quotidiens locaux. « Pendant plusieurs années, j'ai été porte-parole des Timbres de Pâques, un organisme qui recueillait des fonds pour les enfants handicapés. On m'avait choisi parce qu'il était rare de trouver un enfant handicapé qui s'exprimait bien en public. »

Une aisance naturelle doublée d'un bagout évident dès les premières minutes de la première saison de *Vestiaires* (la deuxième a été diffusée au printemps). Silence, moteur, action!

Mike apprend à Stéphane comment augmenter les prestations d'invalidité en cumulant les handicaps.

« Mike: Le gouvernement, il te donne combien pour [ton œil de verre] ? »

Stéphane: Oh, 125 \$ par mois.

Mike: Tu te fais fourrer. Moi, j'ai 1 500 \$ [...] J'ai un de mes amis, il est à 3 121,87 \$. Avec infirmière et ménage.

Stéphane: OK, ton ami est quasiment mort, là.

Mike: Non, il est capable de cligner des yeux. »

Les chiffres, inventés, variaient à chaque prise. On rit, mais est-ce vraiment drôle? Car derrière la blague bien tournée se cache une dure réalité.

« Recevoir une pension d'invalidité, c'est un point de non-retour, car si tu travailles et gagnes plus qu'un certain montant, très bas, tu dois la rembourser. » Deux acteurs dans *Vestiaires* sont dans cette situation kafkaïenne. « C'est choquant, il faudrait en parler plus. »

OK, Michel, je suis tout ouïe.

« À partir du moment où on t'alloue une aide, ça ne devrait pas être conditionnel, parce que ce n'est pas de l'aide sociale. Quand une porte s'ouvre et te permet de t'élever un peu, si on t'enlève cette chance, tu es condamné à rester pauvre. J'irais même plus loin. »

Allez-y, je vous suis.

« On donne aux personnes handicapées le minimum pour survivre parce que ce serait trop mal vu de les euthanasier. »

Il y a eu un silence, troublé par une musique trop forte venue du bar. Michel a d'ailleurs roulé jusqu'au serveur pour qu'il baisse le volume. S'il prêche pour sa paroisse, lui n'a jamais reçu l'aumône gouvernementale.

Diplômé du programme Cinéma, profil Réalisation de L'institut national de l'image et du son (L'inis) en 2008,

Habitué à être toisé ou grossièrement ignoré, il a remarqué dernièrement, étonné, qu'on le regardait différemment. La rançon du succès et de la notoriété?

Michel Cordey a été monteur « pour les grosses boîtes de production », dit-il avec une certaine fierté. Un jour, il le tournera, son long métrage. Il en a déjà réalisé plusieurs courts, dont un l'hiver dernier, *La saison des prix Nobel*, mettant en vedette Michel Charette, avec lequel il espère courir les festivals (façon de parler). « Je l'ai scénarisé exprès pour le tourner dans les pires conditions, pour prouver que j'étais capable: dans le froid, la neige et à Plessisville. » Wow!

Une carrière en humour se profile à l'horizon. Au dernier Gala Les Olivier, le numéro qu'il a présenté avec deux collègues de *Vestiaires*, Marie-Christine Ricignuolo et Charlie Rousseau, a été le plus applaudi de la soirée. « Avec Andréanne Fortin, elle aussi de *Vestiaires*, qui a la Tourette, j'ai commencé à faire des blagues, et des prestations ici et là. » À Montréal, et pourquoi pas en province? D'où le cours de conduite.

Après une trentaine « difficile », qu'il a tenté d'anesthésier en levant le coude jusqu'à plus soif, il entre dans la quarantaine plus serein. Habitué à être toisé ou grossièrement ignoré, il a remarqué dernièrement, étonné, qu'on le regardait différemment. La rançon du succès et de la notoriété?

Je lui souligne que Michel Petrucciani, un homme à femmes, en a séduit plus d'une et en a épousé deux. Michel Cordey change de position, hésite. Un, deux, trois anges passent. « Il n'y a jamais rien eu de sérieux de ce côté-là. » Allons, allons, la roue tourne, c'est connu, et il est bien placé pour le savoir. On a trinqué à une prochaine première conquête. Puis on s'est quittés dehors, sous un crachin printanier. Le regardant, admiratif, éviter avec adresse les craques du trottoir, j'ai pensé: c'est décidé, je me remets à la course à pied. ■